

ouvrière de Roubaix. Ce n'est pas à moi de dire quelle est la beauté et quel est le mérite de ce rôle. — Mais, certain qu'il est de nature à provoquer plus d'un étonnement, à exciter plus d'une noble ardeur.

Mais, Messieurs, descendons plus bas, examinons le côté pratique de l'instruction que vous trouvez ici. — Que de connaissances pourront vous être utiles dans l'exercice même de votre profession ! la chimie, par exemple, n'est-elle pas la mère, la véritable mère des procédés employés pour la teinture de nos laines et de nos étoffes ? Quelque-uns d'entre vous sont ou peuvent être employés dans des maisons qui s'occupent de teintures ; ne sera-t-il pas très intéressant pour eux et pour tous de connaître par des procédés scientifiques, les différentes matières employées pour telle ou telle nuance et les équivalents de ces matières. D'autres trouveront dans la physique, dans les théories sur la dilatation des corps, sur la chaleur, la lumière, les connaissances qui seront de nature à leur être le plus utiles. Vous vous en convaincrez par l'expérience, Messieurs ; ce que vous apprendrez ici, vous sera utile, très utile même au point de vue de l'exercice de votre profession. — Et d'ailleurs, n'y aurait-il d'autre résultat qu'un résultat moral ou un avantage pour votre famille, ne serait-ce pas déjà beaucoup ? En vous faisant, en quelques heures, traverser le cours des âges, l'histoire vous fournira mille motifs de réflexions utiles, mille sujets de conversation pour vos enfants qui grandissent et qui, eux aussi sont toujours avides de savoir. — Et le cours de droit, qu'en dire, Messieurs, combien de connaissances pratiques nécessaires pour la conduite de la vie, pour la direction de votre famille, pour la gestion de vos intérêts, combien de connaissances doivent découler de cette étude si belle, si simple quand on la regarde à la lumière du catholicisme et du bon sens, et cependant si défigurée, si travestie de nos jours ! — Mais j'ai hâte, Messieurs, d'arriver au second objet de notre entretien ; votre mission, à ce dit de début de ce discours, votre mission est de protester contre cet odieux préjugé qui fait de l'Eglise, de tous ceux qui défendent l'Eglise, des ennemis de la science, des ennemis de l'instruction ! et d'abord les cours que nous inaugurons aujourd'hui, ne sont-ils pas une réponse préemptive à ces malveillantes insinuations.

Notre plus grand souci après celui de vous faire du bien, est de vous instruire, ce qui est après tout une autre manière de vous faire du bien. — Allez à ce jour, à cette heure dans toutes les écoles catholiques d'ouvriers à Paris, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille et dans cinquante autres villes, vous y entendrez une ou deux conférences réellement intéressantes, réellement scientifiques, auxquelles se dévouent des hommes aussi illustres par leur savoir que par leur piété. Et sans donner à notre œuvre de cercle, née d'hier, une importance exagérée, n'y a-t-il pas depuis des siècles des écoles d'adultes, des écoles du jour, des patronages, ouverts par la charité chrétienne à tous ceux qui veulent y entrer.

L'Eglise ennemie de l'instruction, l'Eglise cherchant à dominer par le règne de l'ignorance ? à qui fera-t-on croire ces mensonges, si ce n'est à ceux dont l'esprit est gâté par le cœur.

Quoi, pourrait-il être vrai que de dignes instituteurs chrétiens, que des vénérables frères de la doctrine chrétienne qui passent leur vie à apprendre aux petits enfants les 4 règles de l'arithmétique, pour leur faire servir de base à leur domination ? Est-il possible d'admettre, en un mot, qu'ils veuillent maintenir l'ouvrier, le fils de l'ouvrier, dans l'ignorance, à l'heure même, ou ils suent sang et eau pour lui apprendre l'alphabet. Evidemment, Messieurs, il suffit d'avoir des yeux pour voir, le temps est venu de laisser prêcher dans le désert, tous les nouveaux apôtres du progrès moderne, de la science moderne, qui voudraient leur

présentation est aussi grande que leur savoir est souvent petit) qui voudraient conquérir la science à leur profit, et l'inféoder au service de l'impérialisme ; laissons ces hommes ; pour nous, nous savons et nous croyons que l'Eglise n'a jamais cherché qu'à élever, à instruire le peuple, et qu'elle est illustre non seulement par ses saints, mais par les savants qu'elle a enfantés et par l'énergie indomptable qu'elle a déployée depuis dix-huit cents ans pour poursuivre, pour élever l'ignorance.

Et ce point de vue vous conduit naturellement, Messieurs, à jeter un rapide coup d'œil historique sur le passé.

Les prêtres, les religieux, les catholiques qui actuellement paient ; écrivent, enseignent, publient, des revues, des journaux au label des tracts, des petits traités scientifiques, à l'usage de l'ouvrier, toute cette armée qui prie, qui parle, qui chante, semble à une immense cathédrale dont les votes répètent l'écho des cantiques sacrés, toute cette armée, — a-t-elle une racine dans le passé ? N'est-elle pas née d'aujourd'hui sous le souffle d'un zèle immense, à l'heure même du péril ?

Non, Messieurs, ce qui est aujourd'hui, était hier avec des formes diverses appropriées aux temps et aux mœurs. Ce qui est aujourd'hui, existait dans les siècles passés. Ouvrons l'histoire.... Ecoutez ce qu'elle nous dira.

Un nom qui fait autorité dans la science, M. Léon Gautier, professeur à la grande école historique connue sous le nom d'Ecole des Chartes, nous apporte dans des pages pleines d'un saisissant intérêt, le fruit de ses longues études. « Il est prouvé, dit M. Léon Gautier, qu'avant la venue de la sainte Eglise, il n'existait peut-être pas dans le monde ancien une seule école à l'usage du pauvre et de l'ouvrier. Il n'est pas moins clairement démontré que depuis l'avènement de l'Eglise, il y a eu des écoles gratuites, attachées à chaque paroisse et confiées aux soins et à la direction des prêtres. »

Telles sont, Messieurs, les propres paroles de M. Léon Gautier et de M. Ch. de Beaurepaire, ancien élève de l'Ecole des Chartes, celui de tous les érudits de nos jours qui a le mieux étudié l'histoire de l'enseignement par l'Eglise. Si vous voulez des textes, lisez l'histoire de l'instruction publique en Normandie, par M. de Beaurepaire. Vous vous convaincrez aisément que les conclusions de l'auteur s'appuient sur les textes les plus lumineux et authentiques.

Citons encore des faits : Au commencement du VI^e siècle, le concile de Vaison constata que depuis longtemps, en Italie, « les prêtres élevaient chez eux de jeunes lecteurs et les instruisaient comme de bons pères, (Ce sont les termes mêmes qui sont employés), dans la foi et les bonnes mœurs. »

Sous Charlemagne, un capitulaire nous offre ces admirables paroles : « Que les prêtres établissent des écoles dans les villages et dans les bourgs, et qu'ils n'exigent aucun prix des enfants en retour de ce service ! Dans les canons du concile de Rome en 826, les mêmes prescriptions existent. Ces prescriptions sont reproduites par le pape St-Léon IV, et aussi à Tours en 858 par l'archevêque Hérard. Si nous franchissons 2 ou 3 siècles, que voyons-nous ? — au XII^e XIII^e siècles, le sol était couvert d'écoles ouvertes par l'Eglise, et M. Léon Gautier nous apprend que les savants ont pu dresser la liste de toutes les écoles qui existaient alors : jusque dans les plus petits villages. Ces statistiques existent, ajoute M. Léon Gautier, on peut les consulter. En résumé, de tant de documents accumulés qui s'étendent de l'année 529 à l'année 1790, c'est-à-dire durant une période de près de treize siècles, on est forcé de tirer cette conclusion rigoureusement scientifique : « Depuis une époque reculée et comme à l'origine de nos paroisses, le clergé dans les campagnes a donné l'instruction aux classes agricoles. »

Il en fut ainsi pendant tout le cours du moyen âge, et même à une époque récente,

ajoute M. de Beaurepaire, nous voyons les curés et les vicaires s'occuper d'un grand nombre de paroisses les fonctions d'instituteurs.

Voilà, Messieurs, voilà comment l'Eglise est ennemie de l'instruction et des lumières ! Mais j'ai cité assez de textes pour venger l'Eglise et ses enfants de toutes les calomnies dont ils ont été trop souvent l'objet ! Donnons à notre entretien une conclusion pratique.

Revenons exact, sous les deuxièmes et quatrièmes dimanches de chaque mois à venir, à assister à des leçons où, des voix plus autorisées, que la mienne vous initieront aux mystères d'un monde inconnu, vous apprendrez, concernant les siècles qui nous ont précédés, de nombreux faits touchants et utiles, vous initieront à des connaissances qui vous faciliteront la direction de votre famille, l'administration de votre maison. Dans cette circonstance, votre devoir et votre véritable intérêt sont comme toujours parfaitement d'accord. — Votre présence ici aura un autre avantage plus général, mais non moins sérieux. Votre présence ici sera une vivante protestation : protestation contre tous ces fabricateurs de mensonges qui cherchent à vous faire croire qu'en dehors d'eux-mêmes il n'y a pas de science, que l'Eglise, les prêtres et les défenseurs de l'Eglise redoutent la science, parce que la science serait, disent-ils, le coup de foudre qui ferait tomber à terre l'échafaudage des enseignements chrétiens, et mettrait fin à l'influence chrétienne dans le monde.

Non, Messieurs, la science ne nous fait pas peur ! L'Eglise ne la redoute pas plus pour elle-même, que pour ceux dont elle a la charge.

La science ! Loins de la redouter nous l'aimons, nous courons au devant d'elle, nous l'embrassons comme une sœur !

La religion et la science ne sont-elles pas après tout, deux lumières allumées au même foyer ; deux rayons issus du même soleil ! Venez donc en grand nombre, Messieurs, venez vous asseoir ici pour goûter les bienfaits de la science, recueillir ses enseignements, et acceptez avec joie ce nouveau lien qui vous attache plus intimement à notre chère œuvre de cercles catholiques d'ouvriers !

On lit dans l'Emancipateur :

« Nous avons publié, dans notre dernier numéro, la réponse faite par M. Fiévet de Masoy aux questions à lui posées par quatre d'entre les journaux légitimistes du Nord. »

« Cette réponse nous avait été communiquée par l'un de nos amis de Douai. »

« Qui donc a supprimé ce paragraphe ? et dans quel but ? Certes, on ne peut objecter qu'il n'a point d'importance. Selon nous, il change au contraire tout le sens de la réponse de M. Fiévet. »

« Bref, nous n'en dirons point davantage aujourd'hui. Mais, nous le déclarons, notre bon cœur a été surpris. Et, pour ne point céder à un mouvement de mécontentement, nous déclarons seulement que l'Emancipateur conseil ve pour l'avenir sa liberté d'action. »

Roubaix-Tourcoing
ET LE NORD DE LA FRANCE

Hier, a eu lieu au Cercle catholique d'ouvriers, l'inauguration des conférences historiques, littéraires et scientifiques. Une foule nombreuse y assistait. Nous donnons dans le présent numéro le remarquable discours prononcé par M. Louis Scrépel-Christien, et qui a été chaleureusement applaudi.

On nous communique la lettre suivante :

Lille, le 11 octobre 1874

Monsieur Musin,
Directeur de la condition publique de Roubaix.

Monsieur,
Si j'ai laissé sans réplique la lettre que, par la voie de ce journal, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 octobre, c'est que je n'ai pas su me résoudre à entretenir plus longtemps le public de questions personnelles.

J'avais espéré que les explications contenues dans ma précédente lettre, seraient suffisantes ; je vois, Monsieur, qu'il n'en est rien ; que, plus que jamais, vous affirmerez l'exactitude de chacune de vos allégations antérieures.

La Société industrielle, que par votre critique d'un rapport de son comité de filature et de tissage vous avez mise en cause, ne peut manquer de se saisir de la question, et ainsi nous cessons d'être juges en notre propre affaire.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

AVOUSTE FÉRON.

Hier, en présence du bataillon des pompiers réuni sur la Grande-Place, et de la Grande-Harmonie, M. le commandant Barbotin a remis à M. Jules Bonnaville, lieutenant, et à M. François Vandamme, sapeur, les médailles d'honneur qui leur ont été décernées par M. le ministre de l'intérieur.

L'Echo du Nord dit que la santé du général Faidherbe est très chancelante en ce moment.

Nous apprenons que M. Digueot, professeur de mathématiques spéciales au Lycée de Lille, est nommé, sur sa demande, au Lycée de Lyon.

En conformité à la décision prise par le Conseil général dans la dernière session, un concours de jeunes poulainiers et d'étalons reproducteurs a eu lieu. Voici quelles ont été les primes décernées :

1^{er} Juments poulinières. — 6 concurrents seulement :

- Prime de 200 fr., à M. Dubois-Demolus, cultivateur à Aubry, près Douai ;
- Prime de 100 fr., à M. François Mailard, cultivateur à Ancoisne, hameau d'Houplin ;
- Prime de 100 fr., à M. Tellez, propriétaire à Lille ;
- Prime de 100 fr., à M. Louis Decotignies, cultivateur à Péronchies.

2^{es} Etalons. — 27 concurrents. — Agés de moins de 4 ans :

- Prime de 1,500 fr., M. Ferdinand Delangle, pour Norfolk, étalon de gros trait, âgé de 3 ans. — 1,500 fr., M. Louis Gros, cultivateur à Gouzeaucourt, pour l'étalon Vigoureux, de gros trait, 3 ans. — 1,100 fr., M. Ch. Copreaux, à Beugnies, pour l'étalon Pierrat, trait léger. — 1,100 fr., M. C. Paturo, à Taisnières-sur-Hon, pour l'étalon Brillant, gros trait. — 800 fr., M. Ferdinand Delangle, pour l'étalon Cambridge, gros trait. — 800 fr., M. A. Dufresnois, de Mazinghen, pour l'étalon Cadet.

Les primes pour étalons de plus de 4 ans se sont ainsi réparties :

- 600 fr., M. Duflos, de Landas, étalon Robert ;
- 500 fr., M. Copreaux, de Beugnies, étalon Bayard ;
- 500 fr., M. J. Decrouez, du Cateau, étalon Lion ;
- 500 fr., M. Alp. Visieur, étalon Robin ;
- 400 fr., M. C. Copreaux, de Beugnies, étalon Partisan ;
- 400 fr., M. Ch. Dusoux, de Villers-Pol, étalon Phébus ;
- 400 fr., M. J. Decrouez, du Cateau, étalon Bayard ;
- 400 fr., M. B. Vandeveldt, de Spycker, étalon Glorieux ;
- 400 fr., M. Dilliasel, de Denain, étalon Bayard.

Hier, l'aéronaute Glorieux a fait, comme nous l'avions annoncé, son ascension avec le ballon le « Sirius ». Dès 3 heures de l'après-midi, le terrain clos de la rue du Curoir était rempli de curieux, et une trentaine d'amateurs environ ont fait des ascensions en ballon captif à une hauteur de 100 mètres.

La recette a dû être fructueuse ; mille personnes environ avaient pris des entrées à 1 franc. La musique la Concordia a fait entendre, de 3 heures à 5 heures, plus leurs jolis morceaux de son répertoire, et nous ajouterons qu'une polka et une mazurka ont été vivement applaudies.

Enfin, à 5 heures précises, Glorieux se mettait en selle sur son âne, et au solennel : lâchez tout, l'aérostat s'est rapidement élevé aux acclamations de la foule.

Glorieux a touché terre hier soir à Luynes, près Mascron.

Si monture a témoigné une joie extrême en se retrouvant sur le plancher des... ânes et elle a fait grand honneur au picotin que son maître lui a fait servir.

On nous dit que Glorieux pourrait bien nous donner le spectacle d'une nouvelle ascension dimanche prochain.

Dans la nuit de samedi à dimanche, un malfaiteur s'est introduit dans un

par Frank Leslie, à qui avait été confié, ainsi que cela était juste, le soin d'accompagner la petite quêtuse.

Alors il y eut un bruit, une confusion générale — et tout fut interrompu après un long silence et une longue attention — mais il me semblait qu'une gaieté insensée s'était emparée de tout le monde. A cette gaieté se joignait le bruit d'une marche étourdissante que le baron jouait, d'instinct, pour accompagner la promenade triomphale que l'œuf, portée sur le palet de Leslie, faisait autour de la chaudière, recueillant toutes les offrandes qui venaient terminer la soirée.

Le contraste entre ce vacarme, ce mouvement, cette gaieté et l'état de mon âme, pour un comble la confusion de mes pensées. On avait ouvert toutes les fenêtres et toutes les portes du jardin. J'étais machinalement et j'allais m'appuyer un instant à cette même place sous la portique où j'avais pu auparavant apercevoir Gilbert. Comme j'étais là, j'entendis tout à coup près de moi sa voix basse et tremblante :

— Adieu, madame ! me dit-il.

Je lui répondis :

— Adieu, Gilbert ! Que le ciel vous protège !

Et je lui tendis la main. Il la prit, y posa ses lèvres, et ce fut tout. Il était parti ! Je le suivis des yeux un instant, à la clarté du ciel brillant ; puis il disparut sous les arbres de l'avenue.

Je restai immobile à la place où j'étais, regardant alternativement de loin de salon brillamment illuminé, et autour de moi, le jardin baigné dans la lumière de la lune. Et tandis que mes yeux s'élevaient ainsi de l'un à l'autre, il me semblait que tout ce que je voyais disparaissait sans retour, que des brillantes étoiles se dissolvaient et que pour ne

plus jamais, que cette nombreuse assemblée se dispersât pour ne plus se réunir, et que c'était enfin pour la dernière fois que je me voyais ainsi moi-même, dans ce grand monde, et environné de tout cet éclat d'opulence. Cette impression fut bizarre ; mais ce qui était certain, c'est que je sentais s'évanouir dans cette même heure à la fois le bonheur légitime et le bonheur dangereux, la gaieté comme le repos, la joie comme la paix, le souvenir comme l'espérance !

Ce fut un moment d'agonie. Mais les souffrances de l'agonie, après tout, quelque terribles qu'elles soient, ne sont-elles pas, comme celles de l'enfance, des annonces et des préludes de vie.

XXXV

Lorsque je rentrai dans le salon, il y restait peu de monde. Leslie s'approcha de moi pour me dire que Stella était partie sans me dire adieu, parce que, la collecte finie, elle était pressée d'emmener Angiolina. Bientôt il ne resta plus personne, le silence revint, puis la solitude complète qui me laissa en face de moi-même !

Cette heure ne fut pas douce, comme l'est souvent celle qui suit l'accomplissement d'un devoir ou la consommation d'un sacrifice ; ce fut au contraire, une heure de désolation et le prélude d'un état qui devait rendre les jours suivants sombres au delà de ce qu'avaient pu être tous ceux de ma vie. — Sombres, oui, comme la nuit profonde qui précède le lever du jour !

Tant que Gilbert avait été présent, je m'étais interdit de trop approfondir mes pensées, de peur d'affaiblir ma résolution. Je pus ainsi la maintenir jusqu'au bout ; mais dès qu'il ne fut

plus là, je donnai un libre cours à toutes les pensées qui pouvaient aggraver ma souffrance, cette souffrance de l'isolement redoublé depuis mon enfance. Plus que la mort ! L'existence n'existait plus pour moi, je ne reverrais plus jamais Gilbert, et Stella ! cette amie qui seule aurait pu me comprendre et me plaindre, étais-je sûre de la conserver ?

Alors je me mis à analyser et à étudier, pour ainsi dire, mes souvenirs de la veille, et la conviction qui s'était si vivement emparée de moi ne fit que redoubler. Je verrais bien, au reste, j'en aurais le cœur net. Si Stella ne me parlait pas, je saurais l'interroger moi-même et j'arriverais à savoir exactement ce qui se passait dans son cœur.

Mais Stella, avec toute sa joieuse et prompt expansion, n'était point du tout facile à amener ainsi à faire une révélation intime de ses secrètes pensées. Sans être dissimulée, elle était impénétrable ; elle savait se donner tout entière aux pensées, aux joies, et surtout aux souffrances des autres. Néanmoins si, en retour, on cherchait à partager les siennes, un sourire, de grands yeux ouverts, un léger mouvement des lèvres ou des épaules semblaient vous interdire d'aller au delà de ce doux visage et de cette physiologie sereine. La réalité était qu'elle y pensait fort peu et qu'il n'y avait point de fausseté dans cette habitude prise de ne jamais lever le voile qui cachait le fond de son cœur, car elle-même ne cherchait point à le soulever et ne tenait point à analyser consciencieusement ce qui s'y passait.

Lorsque je la revis, je la trouvai donc à peu près comme de coutume, un peu plus grave peut-être, un peu plus silencieuse, mais voilà tout.

Quant à l'interroger, je ne l'osai, et

bientôt même se formula dans ma pensée cette question : « Avais-je véritablement lu dans son cœur ? » Et à celle-là s'ajouta sur-le-champ cette autre : « A-t-elle lu dans le mien ? » J'y pensai longtemps sans pouvoir rien résoudre.

Ce qui aurait pu pourtant me faire conclure pour l'affirmative, ce fut le soin avec lequel nous évitâmes l'une et l'autre de nous parler de Gilbert. Ce fut aussi notre accord tacite pour ne pas être longtemps seuls ensemble ce jour-là et la facilité avec laquelle, sous un prétexte futile, elle se dispensa de se promener avec moi et consentit à me laisser emmener sa petite Angiolina.

Je partis donc avec l'enfant et je me fis conduire jusqu'à cette route qui, au delà de Pausilippe, descend jusqu'à la plage. Là je mis pied à terre et j'allai avec l'enfant m'asseoir sur le rivage, si près de la mer que la vague venait mourir doucement à nos pieds. J'aimais cette place de prédilection. Assise ainsi, en face de Nisida, regardant au loin Ischia, Procida, le cap de Messine et Brisi, ayant à mes côtés Pozzoles, à ma gauche et derrière moi les hauteurs de Pausilippe et celles de Camaldulos ; il me semblait être à mille lieues du monde habité, et que là plus qu'ailleurs il m'était facile d'oublier tout l'univers.

Tandis que je demeurais ainsi, regardant silencieusement devant moi, Angiolina se mit à courir et à ramasser des coquilles dont elle remplissait un petit panier qu'elle avait apporté pour cela.

Parfois elle s'arrêtait et battait les mains de plaisir en regardant autour d'elle. Oh ! comme plus que jamais en ce moment j'enviais à Stella ce bonheur qui la mettait à l'abri de l'isolement et

du vide intolérable où j'étais précipitée ! Je l'enviais et j'oubliais de la plaindre ! J'oubliais aussi de trembler pour elle ! On eût dit que ces mots : « Aux légers plaisirs les souffrances légères, aux grands bonheurs les maux inouis » (ou, du moins, la vérité évidente qu'ils exprimaient) n'avaient jamais frappé mon esprit !

En ce moment, je ne songeais qu'à la joie humaine rêvée sous toutes les formes, félicité qui me paraissait être accordée et permise à d'autres et dont je me trouvais exilé à jamais. Et tandis qu'Angiolina continuait à courir près de moi, après avoir regardé un instant avec extase le spectacle que j'avais sous les yeux, je mis tout d'un coup la tête dans mes deux mains et je fondis en larmes.

Au même instant, je sentis autour de moi cou les deux palets bras d'Angiolina.

— Zia Gina ! s'écria-t-elle (elle avait entendu sa mère me nommer Gina, elle l'avait entendue aussi me nommer sa sœur, et elle avait composé ainsi ce nom qu'elle me donnait toujours). Zia Gina, pourquoi pleures-tu ?

— Je suis triste, Lina, lui dis-je en laissant couler mes larmes sur ses belles boucles blanches.

— Pourquoi ?

— Je ne puis pas le dire.

— Peux-tu le dire au bon Dieu ?

Quelles singulières questions ! Elle me fit rougir et réfléchir, et je répondis un peu évasivement :

— On peut tout lui dire, Lina, comme on dit tout à son père.

— Oui je sais qu'il est notre père, je t'en dis cela tous les jours.

Elle fut distraite un instant, parce qu'elle vit un papillon passer près d'elle